



Liberté du Judaïsme

La lettre de L.J.

Présidente d'Honneur : Doris Bensimon ל"ד

L.J. : Siège social 13 rue du Cambodge 75020 Paris N° 194 (juillet-août 2025) <http://www.liberte-du-judaisme.org> le numéro : 3 €

Éditorial

Les fausses nouvelles, dans toute la multiplicité de leurs formes - simples racontars, impostures, légendes - ont rempli la vie de l'Homme. Comment naissent-elles ? De quels éléments tirent-elles leur substance ? Comment se propagent-elles, gagnant en ampleur à mesure qu'elles passent de bouche en bouche ou d'écart en écrit ?

À l'aube de ce « répit », sans être dupes face à tous les fanatiques dévoyés, décidons de prendre le temps - ce luxe suprême. Le temps de la réflexion, de la créativité - celle qui vient de l'échange, de la lecture - celle qui ouvre des horizons nouveaux...Reconnaître l'impact et accepter de traverser des émotions négatives - sans s'y complaire. C'est le programme estival que nous vous proposons - une pause !

Dans ce numéro, **Larissa Cain** nous présente **Hannah Szenes**, née à Budapest en 1921 sioniste, poétesse, combattante, symbole de courage, de fierté et d'intégrité. **Pierre Topiol** signe la suite et la fin du parcours de **Emma Goldman** - que nous retrouvons à la veille de la Première Guerre mondiale. **Isidore Jacobowicz**, revient sur un documentaire évoquant deux personnalités aussi différentes que celles de **Marcel Bloch** et **Henri Krasucki** ; évoque un audacieux coup de main des résistants du Vercors en retraçant l'histoire mal connue des tirailleurs sénégalais du Vercors ; signe un article sur un livre ressuscité : « **Les Juifs de Belleville** » et un billet intimiste qu'il intitule « **L'art d'être arrière-grand-père** ». **Caroline Boudet-Lefort** nous invite sur « **La venue de l'Avenir** » en compagnie de Cédric Klapisch et **Adeline Fride** nous offre une recension de « **La Patiente du jeudi** » de Nathalie Zajde, deux billets d'humeur de **Laurent Sagalovitch** tirés de son blog où vous apprendrez comment les Juifs de la diaspora serrent les dents. Et enfin **Martine Jacobster-Morcel**, vous rend compte des animations culturelles et joyeuses dont Liberté du Judaïsme est partenaire.

Voilà ! Lire c'est partir à la découverte d'un univers mais c'est aussi partir à la rencontre de celui que l'on est ! Bonne découverte et bon été.

Le bureau

Bureau de "Liberté du Judaïsme"

Danièle Weill-Wolf	Présidente
Marlyse Kalfon-Medioni	Secrétaire
Odile Volf	Trésorière
Contacts L.J. : 13 rue du Cambodge 75020 Paris	
associationlibertedujudaisme@gmail.com	
Site Internet : www.liberte-du-judaisme.org	

Pour les Juifs de la diaspora, serrer les dents, encore et toujours.

De peur que sa parole soit récupérée ou détournée, le juif de la diaspora se retrouve condamné au silence.

Depuis le 7-October, les juifs de la diaspora vivent en apnée. Quoi qu'ils fassent ou disent, ils se retrouvent pris au piège de contradictions qui sont l'expression même de leur condition, à savoir des individus fiers de leur identité juive, mais d'une identité imparfaite, puisque vécue loin de leur épice, d'Israël et de ses frontières.

S'ils affichent un soutien sans faille à Israël, les voilà décrits comme complices d'un génocide monstrueux. Se permettent-ils d'émettre quelques critiques sur la conduite des opérations menée par Tsahal dans la bande de Gaza qu'on ne tarde pas à les accuser de haute trahison et d'intelligence avec l'ennemi. Pris entre le marteau et l'enclume, ils n'ont d'autre choix que de se réfugier dans le silence, silence qui à son tour devient sujet à polémique, selon qu'on l'interprète comme une forme d'assentiment à la politique israélienne ou bien comme son rejet tacite.

Ils souffrent quand on présente Israël comme un Etat paria exerçant une violence aveugle sur une population innocente. Ils souffrent lorsqu'ils pensent au sort réservé aux otages. Ils souffrent devant les ravages causés par les bombardements israéliens. Ils souffrent face au spectacle de la mort quotidiennement diffusée. Ils souffrent d'être ici et non là-bas. Ils souffrent quand des partis politiques irresponsables feignent d'ignorer l'origine de toute cette violence. Ils souffrent de cette souffrance qui ne peut être dite ni exprimée, mais demeure cadencée au plus profond leur être.

Cette souffrance muette est comme un poison qui les dévorerait de l'intérieur. De peur qu'elle soit mal interprétée, cette souffrance ne peut être confiée à personne, elle est vouée à rester secrète, enfouie au milieu de pensées qui agissent comme autant de fantômes destinés à les torturer de l'intérieur. Nulle échappatoire possible, si ce n'est de serrer les dents encore et toujours, de veiller à ne rien laisser trahir de leurs émotions, de tout garder en soi.

À l'heure où le conflit s'enlise dans les sables mouvants d'une guerre sans vainqueur, d'une guerre perpétuelle, le juif de la diaspora est juste fatigué, très fatigué. Comment expliquer à autrui le déchirement d'une âme dont l'attachement à Israël demeure inflexible, mais qui, en même temps, se déssole de la manière dont ce pays

est dirigé, de cette mainmise opérée par une droite nationaliste et raciste au comportement si outrancier qu'il apparaît comme une injure même aux valeurs fondamentales du judaïsme.

Comment être en même temps, pour et contre Israël ? Comment exprimer un amour teinté de colère et d'amertume ? Comment être aux côtés des Israéliens, tout en les sommant de reprendre leurs esprits ? Comment exiger de leur part plus de discernement, quand on vit loin d'eux et de leurs préoccupations existentielles, de la peur de disparaître à tout jamais ?

Comment rester de marbre quand fusent de partout les accusations d'un génocide qui n'a de nom que celui choisi par des esprits obsédés par l'idée de consacrer les juifs comme les dignes successeurs de leurs bourreaux d'hier, ce rapprochement ignoble avec le nazisme qui donne des haut-le-cœur et des envies de pleurer ?

Comme si Israël n'avait pas le droit de commettre les atrocités inhérentes à toute guerre, sans que soit évoqué le plus abominable des meurtres jamais commis à la surface de la terre. Comme si entre Israël et le nazisme, il ne pouvait exister les mille et une variations qui depuis toujours ont rythmé le cœur des hommes, ces guerres de conquête, ces batailles acharnées où ont péri par millions des populations innocentes sans que jamais ne vint l'idée de les comparer, même à posteriori, aux atrocités nazies.

Mais comment assister sans rien dire à cette poursuite de la guerre qui chaque jour, charrie son lot de morts, comment ne pas s'émouvoir de la douleur de ces individus fauchés par des ombres parfois aveugles, comment accepter qu'une nation aussi avancée qu'Israël ne voie pas dans quelle impasse elle s'enfonce, comme ne pas lui hurler d'arrêter ce déluge de feu qui semble s'abattre sans qu'on comprenne son objectif ni ses visées ?

De tous ces étranglements, le juif de la diaspora ne peut rien en dire. Pris en tenaille entre les défenseurs acharnés jusqu'à l'aveuglement des agissements de l'Etat hébreu et les propagandistes prompts à les caricaturer, il n'a d'autre choix que d'endurer en silence toute cette tempête. Il y est certes habitué. Il porte en lui les stigmates d'une histoire qui, depuis les origines, ne l'a pas épargné. D'une certaine manière, il est invincible.

Mais à cette heure où le conflit s'enlise dans les sables mouvants d'une guerre sans vainqueur, d'une guerre perpétuelle, il est juste fatigué, très fatigué.

Laurent Sagalovitch*

*blog You Will Never Hate Alone

Tout résumé est forcément réducteur. Les conférences et les interventions qui ont suivi peuvent être intégralement écoutées ou réécoutées sur notre site: www.liberte-du-judaisme.org

Emma Goldman ou la Révolution comme mode de vie (2^e partie)

« Dans la précédente Lettre de Lj, nous avons fait la connaissance de Emma Goldman, née en 1869, dans une famille juive de Kovno en Lituanie. Nous la retrouvons

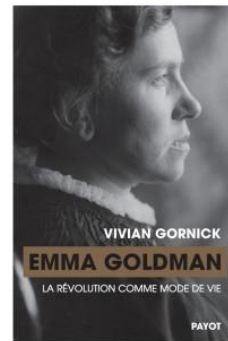
A la veille de la Première Guerre mondiale, la lutte qui opposait les tenants des libertés civiques aux conservateurs réactionnaires, tourna à l'avantage de ces derniers. Sous la présidence de Woodrow Wilson, un démocrate du Sud, des lois de plus en plus répressives et de plus en plus attentatoires aux droits civiques, furent adoptées par le Congrès. C'est dans cette atmosphère de suspicion qu'Emma Goldman et Alexandre Berkman furent accusés en juillet 1917, de sédition. Au cours d'un procès, le tribunal leur reprocha leurs activités contre la conscription ; et malgré leur plaidoyer, chef d'œuvre d'intelligence et d'éloquence, ils furent condamnés à deux ans de prison, suivi de la déchéance de la nationalité américaine et d'expulsion des États-Unis.

Le numéro d'août 1917 du magazine "Mother Earth" - le tout dernier - publia les comptes-rendus complets de l'arrestation, des audiences au tribunal et du verdict. Dans une page intérieure, Emma et Alexandre écrivirent : "Nous partons en prison le cœur léger. Pour nous, il est plus satisfaisant d'être derrière les barreaux que muselés en liberté". Elle fut incarcérée dans un pénitencier à régime sévère où elle dut travailler dans un atelier de couture. Paradoxalement elle y confectionnait les uniformes de l'armée. Grâce à son premier métier de couturière elle évitait des punitions car les normes à réaliser étaient élevées.

A sa sortie de prison en septembre 1919, Emma préféra être expulsée plutôt que renoncer à sa liberté de parole. Pourtant, c'est à regret qu'elle quitta les États-Unis car la lutte pour l'anarchisme qu'elle y menait faisait désormais partie de son identité, et de sa vision de ce pays.

Le 21 décembre 1919, en compagnie de 248 autres anarchistes radicaux également déchus de leur nationalité, elle monta à bord d'un vieux navire de guerre et arriva après quatre semaines de navigation dans un port finlandais. De là, les déportés furent conduits en train jusqu'à la frontière russe, où ils reçurent un accueil très chaleureux de la part d'un comité gouvernemental.

Bien que chagrinée au plus au point par son expulsion des États-Unis, Emma fut très exaltée de rejoindre la révolution russe en pleine guerre civile. Plus tard elle écrira dans ses mémoires : "Je suis venue te servir, mère patrie bien aimée. Laisse-moi te servir, laisse-moi me couler en toi, mêler mon sang au tien, trouver ma place dans ta lutte héroïque et servir sans réserve tes besoins."



Et pourtant, les relations entre communistes et anarchistes étaient déjà conflictuelles. Plusieurs centaines d'entre eux étaient déjà emprisonnés ou exécutés. Très vite Emma Goldman comprit que le parti communiste concentrait tous les pouvoirs entre ses mains, et surtout le pouvoir répressif. Quoiqu'on fasse, on sentait l'omniprésence de la machine politique et policière. Sur chaque lieu de travail, un représentant du parti faisait régner un sentiment de surveillance et de suspicion, source d'inhibition et de profonde inquiétude. Personne ne se sentait libre de dire ce qu'il pensait, d'argumenter, de suggérer ou de prendre la moindre initiative ; tout devait être exécuté selon les directives du parti.

Les inégalités flagrantes et les privilèges régulièrement accordés aux membres du parti au vu et au su des citoyens ordinaires, étaient particulièrement choquantes. Il y avait trente-trois catégories de salaires, avec des rations alimentaires correspondantes !

Le conflit entre ouvriers et intellectuels était tout aussi consternant ; un antagonisme que le parti communiste alimentait en déclarant que la culture était une valeur bourgeoise dont le peuple russe pouvait facilement se passer.

Le gouvernement décréta que ceux qui s'intéressaient à l'art n'étaient pas nécessaires à la Révolution.

Après plusieurs mois d'efforts, Emma et son compagnon Alexandre Berkman réussirent à obtenir une audience avec Lénine, pour intervenir en faveur de leurs amis anarchistes emprisonnés. Lénine très irrité, répondit qu'il n'y avait pas d'anarchistes en prison, mais uniquement des criminels. Sur ce ils furent vivement invités à partir et ne revirent plus jamais le leader bolchevique.

Grâce à sa renommée internationale Emma, obtint du gouvernement soviétique une maigre allocation, et la protection contre un emprisonnement immédiat. Après cet entretien, elle voyagea à travers la Russie, notamment à Saint-Pétersbourg (Petrograd à l'époque) et Moscou. Elle était préoccupée, perdue, incapable de trouver un travail utile, encore moins une stabilité, d'autant que personne ne voulait la fréquenter car elle critiquait sévèrement le régime.

Emma qui en 1914 aux États-Unis avait publié une brochure sur la signification sociale du théâtre européen contemporain, ne manquait jamais d'assister aux représentations du théâtre yiddish de Petrograd, relativement libre encore dans le choix de son répertoire.

Sa vie se transforma peu à peu en un mauvais rêve. Elle découvrit rapidement qu'elle n'avait pas sa place dans cette révolution, car que pouvait faire une anarchiste au lendemain de la prise de pouvoir par les bolcheviks ?

Lors des funérailles de Pierre Kropotkine (son père spirituel en anarchisme) le 13 février 1921, Emma prit la parole devant une foule de 20 000 Moscovites bravant un froid intense. Ce fut la dernière manifestation de masse du mouvement anarchiste et libertaire en Union soviétique, au cours de laquelle fut exaltée la liberté de parole et d'association.

Le 1er mars 1921 survint un grave événement. Les marins de la flotte de la Baltique de la forteresse Kronstadt (sur une île fortifiée au large de Petrograd) se révoltèrent, exigeant du gouvernement la liberté d'expression, des élections libres, la libération des prisonniers politiques, etc ...en 15 points.

Dès le 5 mars, Emma Goldman et Alexandre Berkman à la tête d'un groupe d'anarchistes, se proposèrent comme intermédiaires pour faciliter les négociations entre les marins et le gouvernement, car l'influence des anarchistes était fort importante dans la forteresse à cette époque. Mais les autorités, craignant, non sans raison, la contagion sur le continent, ignorèrent cette proposition, préférant l'écrasement du soulèvement, à partir du 8 mars. L'armée rouge fit des dizaines de milliers de morts et de déportés.

Ainsi Kronstadt incarna-t-il l'un des premiers jalons de la terreur dans laquelle sombra l'Union Soviétique durant près de soixante-dix ans.

Aussitôt après, Emma et Alexandre rompirent tout lien avec le gouvernement et décidèrent de quitter le pays si inhospitalier. Entre ce moment et celui de leur départ au mois de décembre, ils frôlèrent la misère. Sans rations alimentaires, ni privilèges gouvernementaux, ils durent se contenter d'un petit appartement miteux à Moscou. Ils ramassaient et coupaient eux-mêmes leur bois de chauffage, qu'ils devaient ensuite transporter sur des kilomètres dans la neige et hisser au troisième étage malgré leurs dos fragiles. Deux fois par jour, ils devaient aussi aller chercher de l'eau très loin et faire eux-mêmes leur lessive comme les plus pauvres. Toutefois leurs douleurs et leur épuisement n'étaient rien par rapport à leur liberté intérieure retrouvée.

Ils quittèrent l'Union soviétique 23 mois après leur arrivée en décembre 1921. S'ils étaient restés quelques mois de plus, ils auraient certainement été envoyés au goulag.

Cette fois, Emma et Alexandre étaient totalement en exil et apatrides. Ils quittèrent la Russie pour Riga en Lettonie, où les autorités les informèrent aussitôt que leur séjour n'était pas souhaitable. Ils gagnèrent alors Stockholm. Là, Emma se mit à décrire son expérience en Russie soviétique, acceptant même de rédiger une série d'article dans le journal bourgeois et conservateur new-yorkais 'The Word'. Elle voulait avertir à tout prix les lecteurs de la gigantesque tromperie qui se faisait passer pour la vérité et la justice en Russie.

Au bout de quelques mois, Emma et Alexandre furent de nouveau expulsés et durent s'installer à Berlin. Ici aussi elle écrivit un livre qui alertait le monde contre la monumentale imposture drapée dans le manteau rouge de la Révolution d'Octobre. Le livre parut en 1923 en Amérique sous le titre : 'Ma désillusion en Russie'. Mais ses écrits provoquèrent une levée de boucliers de la gauche qui à cette époque soutenait à fond la Révolution russe.

Au cours de l'été 1924, un grand dîner fut organisé en l'honneur d'Emma à Londres. Deux cent cinquante personnes – notamment : la femme de lettres Rebecca West, les écrivains Herbert George Wells, Israël

Zangwill, le philosophe Bertrand Russell – firent le déplacement pour entendre la grande Emma Goldman. Lorsqu'elle se leva pour parler, elle fut accueillie par des applaudissements enthousiastes ; mais lorsqu'elle se rassit, un silence désapprobateur régnait. Son discours avait été quasi exclusivement une critique de la Russie des bolcheviques, et pour la gauche progressiste, cela apparaissait comme une trahison. Même si tout ce qu'Emma avait expliqué était strictement vrai, pour ces intellectuels anglais ce n'était pas le moment de fournir des armes aux ennemis de la Révolution !

Désormais, Emma se sentait triplement exclue : étrangère à un monde d'après-guerre dans lequel son activisme politique ne faisait plus recette, harcelée par les autorités gouvernementales qui continuaient de la considérer comme une menace pour l'État, et de surcroît rejetée par la gauche européenne et américaine parce qu'elle s'obstinait à dénoncer le bolchevisme.

Elle passa l'année 1924 en Grande Bretagne où elle se heurta à une froideur insupportable de ses anciens amis. Elle se rendit soudain compte qu'elle était seule et abandonnée de presque tous, car l'univers anarchiste se désintérait.

L'anarchisme avait perdu son cachet romantique et en plus, les communistes venaient souvent perturber ses conférences, de sorte qu'elle ne gagnait presque rien et connut un dénuement moral et financier.

Pour s'en sortir, elle contracta en 1925, un mariage blanc avec un ancien mineur et anarchiste écossais de 10 ans son aîné et devint ainsi citoyenne britannique, libre d'aller et venir partout, sauf aux États-Unis.

Quand elle apprit qu'un petit cercle d'anarchistes en exil dont Alexandre Berkman, s'était installé sur la Côte d'Azur, Emma s'y rendit et put renouer, en compagnie de ses amis, avec ses valeurs. Peggy Guggenheim, la richissime héritière, qui vivait en ce moment dans le sud de la France, lui acheta en 1926 une maison à Saint-Tropez. Emma s'y installa avec l'intention de rédiger ses mémoires. Mais d'où viendrait l'argent qui lui permettrait de s'y consacrer pendant plusieurs années ? Ses amis organisèrent alors une collecte de fonds. Cependant l'argent n'afflua pas suffisamment, aussi décida-t-elle de faire une tournée de conférences au Canada. Mais là-bas aussi son heure de gloire avait passé ; la tournée fut décevante : les foules avaient disparu, l'argent arrivait au compte-gouttes. Néanmoins elle rédigea pendant deux ans son autobiographie intitulé "Vivre Ma vie". Elle fut publiée à New York en 1931, alors que les États-Unis traversaient une grave dépression économique, le succès du livre en fut affecté malgré des critiques élogieuses de plusieurs journaux dont "The New Yorker" et "The Times" qui le présentèrent comme le meilleur livre politique de l'année. Le magazine "The Nation" loua l'émotion avec laquelle l'ouvrage fut écrit et conseilla à ses lecteurs de le lire comme un document humain du plus grand intérêt.

En 1933 le président Franklin Roosevelt autorisa Emma Goldman à passer 90 jours aux États-Unis. Le matin suivant l'annonce de la délivrance de son visa, le 3 février 1934, elle fit la une des nombreux journaux.

D'autres journaux rappelèrent les années où les Américains menaçaient leurs enfants de les confier à Emma Goldman s'ils n'étaient pas sages.

Entourée d'admirateurs et d'amis, elle effectua une tournée de conférences et d'interviews à travers les États-Unis, mais due repartir à l'expiration de son visa. Elle se rendit à Toronto afin d'y déposer une nouvelle demande de visa, qui lui fut refusée. Elle resta au Canada, tout en publiant dans la presse américaine, et voyageant également en Europe.

Le 18 juillet 1936 les militaires nationalistes espagnols déclenchèrent un coup d'état contre le gouvernement de la République légalement élu. Ainsi débuta la guerre civile. En Catalogne particulièrement, le mouvement anarcho-syndicaliste réalisa une véritable révolution sociale.

À l'invitation de la Fédération anarchiste ibérique et la Confédération nationale du travail, Emma Goldman se rendit à Barcelone bien qu'âgée alors de 67 ans.

Pour la première fois, elle se trouva dans une communauté autogérée selon les principes qu'elle prêchait et pour lesquelles elle se battit toute sa vie. Elle déclara à cette occasion : "De toute ma vie, je n'ai pas rencontré un accueil aussi chaleureux, une telle camaraderie, ni une telle solidarité."

Elle visita des entreprises et des fermes collectives et écrit alors : "Votre révolution va détruire pour toujours l'idée que le projet anarchiste signifie le chaos." En octobre 1936, elle rejoignit Madrid assiégée où elle partagea la vie quotidienne des défenseurs et participa à la rédaction du Bulletin d'information des syndicalistes en langue anglaise. À la fin du mois novembre elle retourna à Londres en tant que représentante officielle des syndicats anarchistes CNT-FAI et donna une série de conférences à travers la Grande-Bretagne pour défendre la cause de l'anarchisme espagnole. Elle retourna en Espagne à plusieurs reprises jusqu'en septembre 1938.

Au début de l'année 1939 elle revint au Canada où elle fit une dernière tournée de conférences, et vécut dans une certaine précarité. Sa dernière réunion à Winnipeg, fut organisée par un club de femmes juives au mois de décembre de cette année.

Au mois de février 1940 Emma fut victime d'un AVC dont elle ne se releva plus et décéda le 14 mai 1940 à Toronto à 71 ans.

Selon son désir elle fut enterrée aux côtés des condamnés du massacre de Haymarket Square à Chicago en 1886, événement qui avait bouleversé le cours de sa vie.

Ainsi disparut celle qui fit trembler l'Amérique "bien-pensante" à la fin du XIXe siècle, et début du XXe, n'hésitant pas à clamer haut et fort ses idées anarchistes quitte à affronter la prison et l'exil. Emma Goldman n'était peut-être pas, une pure intellectuelle, au sens strict de ce terme, car ce ne furent pas ses compétences théoriques, analytiques ou même stratégiques qui la firent rentrer dans l'histoire, mais l'extraordinaire force de vie qui l'animait, sans le moindre répit, au nom du respect de la dignité humaine. Sa sensibilité était celle de l'artiste à l'art oratoire maîtrisé au plus haut point. Elle mettait en scène ce que les autres ne pouvaient

exprimer. Entendre Emma décrire, dans un langage aussi simple et lumineux que magnifique c'était ressentir, au plus profond de son être, le pouvoir de l'oppression de l'État.

Emma Goldman a été quelque peu oubliée au cours de la deuxième moitié du XXe siècle, surtout dans le monde francophone, mais en 1976, Howard Zinn, écrivain et historien américain, écrivit et fit jouer à New York une pièce intitulée "Emma" retraçant sa vie. Cette œuvre fut traduite et jouée en France sous le titre : "En suivant Emma" dans les années 1980, et même encore en 2016.

Plusieurs biographies d'Emma ont paru aux États-Unis dont la dernière en 2011 de Vivian Gornick fut traduite en français en 2022.

En 2014, l'historien Max Leroy écrivit sa première biographie en français intitulée : "Emma Goldman – Une éthique d'émancipation".

Et au cours du mois d'août 2024, donc l'été dernier, la chaîne France Culture de Radio France a diffusé cinq émissions de 30 minutes intitulées "Avoir raison avec Emma Goldman" (disponibles en podcast).

Ainsi dans ces temps troublés et chaotiques, Emma Goldman demeure une héroïne qui par ses principes de résistance à toute oppression, d'autonomie individuelle de réflexion, ainsi que par son combat incessant pour la justice sociale peut nous inspirer encore.

Et comme aurait dit Emma qui parsemait ses discours de mots en yiddish. A shaynem dank taïéré froidé.

Pierre Topiol

Hannah Szenes

Une très jeune fille hongroise entre en possession d'un « certificat » délivré par le gouvernement britannique mandataire en Palestine en 1939, la veille de la Seconde Guerre Mondiale, qui l'autorise à y émigrer. Au printemps 1944, pendant que s'effectue l'effroyable « travail » d'Eichmann en Hongrie, Hannah Szenes soldat et poète, est parachutée en Hongrie. Son objectif est de tenter de sauver sa mère.

Hannah Szenes est née à Budapest en 1921 dans une famille juive qui a eu à souffrir de l'antisémitisme de la société hongroise. Le père, Bela Szenes, journaliste et auteur dramatique connu, meurt alors que Hannah est âgée de six ans. Elle a un frère cadet, Giora. À partir de l'âge de dix ans, sa mère Katerina l'inscrit dans une école protestante pour filles. Les frais de scolarité sont doublés pour les élèves catholiques et triplés pour les élèves juives. Très tôt, au cours de ses études, les dons littéraires de Hannah se manifestent, sa volonté est de devenir écrivain. Dès l'âge de treize ans elle tient un journal, compose des poèmes en hongrois, plus tard ils seront en hébreu. Hannah gagne un concours de poésie et cela permet à la famille d'avoir les frais de scolarité allégés. Son talent reconnu, elle est élue présidente du cercle littéraire de son établissement. C'était sans compter sur l'antisémitisme ambiant : une élève juive à la tête de cette association ! malgré le résultat de l'élection, Hannah est démise de ce poste.

Au cours de sa scolarité dans l'école protestante, elle entre en contact avec le grand rabbin de Budapest Imre Benoschovski qui y enseigne. Pour Hannah cette rencontre est capitale, elle s'initie à la religion juive qu'elle va pratiquer avec enthousiasme. Elle découvre le sionisme. L'antisémitisme auquel elle est confrontée l'oriente vers l'organisation étudiante sioniste Macchabea. À dix-sept ans, bachelière, elle décide de faire son aliya. La Palestine est sous mandat britannique et son gouvernement délivre avec grande parcimonie les « certificats », les visas d'entrée. Juste avant que n'éclate la deuxième guerre mondiale, un groupe de jeunes sionistes, et parmi eux Hannah, quitte la Hongrie pour la Terre Promise.

Avant d'intégrer un kibboutz cette pionnière veut étudier pour apprendre des éléments d'agriculture et dans ce but entre à l'école pour filles de Nahalal. Deux années plus tard, en 1941 elle rejoint le kibboutz Sdot Yam, situé près de Césarée. Malgré le travail physique quotidien, Hannah trouve le temps et l'inspiration pour écrire des poèmes en hébreu.



Hannah Szenes, with the first poem in her notebook in the background, from the Szenes Family Archive, with thanks to Ori and Mirit Eisen (National Library of Israel)
https://blog.nli.org.il/en/hoi_notebook_reunion/

*« Il y a des étoiles dont l'éclat est visible de la terre
Bien que depuis longtemps elles se soient éteintes.
Il y a des peuples dont la lumière continue d'éclairer le monde
Bien qu'ils ne soient plus parmi les vivants.
Ces lumières brillent plus fort quand la nuit est noire
Elles éclairent la voie pour l'humanité. »*

Tout en écrivant et en accomplissant son travail au kibboutz, Hannah intègre la *Haganah*. Cette organisation armée composée de filles et de garçons voit le jour en 1920 pour protéger les kibboutzim contre les attaques arabes, comme celle qui a eu lieu le 1er mars de cette année 1920 contre le kibboutz Tel Haï. La *Haganah* évolue, se renforce et s'organise autour de trois secteurs, Jérusalem, Tel Aviv et Haïfa. Dans ce climat de graves tensions, les Britanniques acceptent la création d'une police auxiliaire juive qui reçoit des armes. C'est sous couvert d'activités de police que les membres de la *Haganah* reçoivent aussi un entraînement armé. La *Haganah* outre son rôle défensif organise l'émigration clandestine à la barbe des Anglais car en 1939, le gouvernement de sa Majesté publie le Livre Blanc qui durcit sa politique à l'égard de l'émigration juive. À la veille de la guerre l'organisation compte vingt-cinq mille combattants.

En 1941, l'année de l'engagement de Hannah dans la *Haganah*, certains de ses membres s'enrôlent

dans l'armée britannique pour participer à la guerre contre l'Allemagne. La Brigade Juive au sein de cette armée comptera jusqu'à cinq mille jeunes Juifs, engagés volontaires. En 1943 Hannah rejoint, elle aussi, l'armée anglaise mais dans une section très particulière: *Special Operations Executive*. Avec trente-sept autres volontaires, garçons et quelques filles, elle va suivre un entraînement de parachutistes en Égypte. C'est la préparation pour être parachuté en Europe nazie. On peut imaginer leur entraînement physique, accompagné de l'apprentissage du maniement des radios pour des repérages sur le terrain et pour la communication. Le but de Hannah Szenes est de parvenir en Hongrie pour tenter de secourir ses proches, avant tout sa mère. Son frère Giora avait auparavant émigré en Palestine. Elle nous a laissé des écrits disant qu'elle ne peut rester inactive devant le malheur des siens. Elle veut se rendre auprès d'eux pour tenter de les sauver.

Une autre jeune femme Haviva Reik suit un parcours semblable à celui de Hannah avec la motivation d'organiser la résistance juive en Slovaquie. Elle y est parachutée en septembre 1944. Mais capturée, enfermée dans la prison, torturée, elle est exécutée le 20 novembre 1944.

En mars 1944, au moment où l'armée allemande envahit la Hongrie, Hannah Szenes est parachutée en Yougoslavie avec un groupe de trente jeunes soldats, dont deux jeunes filles. Ce groupe rejoint les partisans au sein duquel Hannah va combattre durant deux mois, le temps pour trouver les moyens pour parvenir en Hongrie.

Le 7 juin elle franchit la frontière et... Hannah est capturée par la police qui trouve sur elle un poste radio-émetteur. Arrêtée, emmenée en prison, elle est torturée pour donner des renseignements sur l'organisation à laquelle elle appartient. La police n'utilise pas seulement la torture physique, elle fait venir sa mère et menace de la torturer si elle n'avoue pas. Hannah résiste.

Elle écrit en prison un poème pour demander pardon à sa mère. Son but était de la sauver, mais l'entreprise s'est avérée impossible. Hannah se désespère d'avoir échoué. Le 28 octobre au cours de son procès elle est jugée traître à la Hongrie. Le 7 novembre 1944 Hannah Szenes est exécutée.

Dans la cellule qu'elle avait occupée on a retrouvé son dernier poème.

*« Un – deux – trois – huit pieds de long
Deux enjambées, le repos est inutile
La vie est un point d'interrogation éphémère
Un - deux – trois peut-être l'autre semaine
Ou le mois prochain pourra me retrouver ici
Mais je sens la mort proche
J'aurais eu 23 ans en juillet prochain
J'ai joué ce qui m'importait le plus
Les dés ont roulé, j'ai perdu »*

Larissa Cain

Dire d'Israël qu'il se comporte comme des nazis, c'est accréditer l'idée que les Juifs sont un peuple à exterminer. Ni plus, ni moins.

Cet absolu du nouvel antisémitisme a quelque chose en lui qui va au-delà de l'abjection.

Ainsi donc, selon les dires de certains, les Israéliens et donc les Juifs qui les soutiennent seraient devenus en quelque sorte... des nazis. On dirait le début d'une blague juive qui pour une fois serait tout sauf drôle. Même Joseph Goebbels la trouverait d'un goût douteux. Il faudrait plonger très profondément dans la psyché de ceux qui professent de telles insanités pour tâcher de comprendre par quelle aberration on en arrive à dire de telles monstruosité.

Dire des juifs qu'ils se comportent dorénavant comme des nazis, ce n'est pas faire preuve d'antisémitisme, c'est créer un tel choc dans l'ordre du langage que la pensée s'en trouve déstabilisée au point où elle n'arrive même plus à conceptualiser la nature de l'injure. Une sorte de méta-antisémitisme où la haine du Juif ne suffisant plus, il faudrait franchir une nouvelle étape dans la dérégulation du discours pour circonscrire la portée de son dégoût.

Cet absolu du nouvel antisémitisme a quelque chose en lui qui va au-delà de l'abjection. Non seulement il tend à minorer par sa rivalité ce que fut l'innommable de la Shoah, mais il opère un renversement des valeurs tel que les déportés d'hier deviennent les monstres d'aujourd'hui. Comme si finalement, ce qui liait les Juifs à Israël n'était pas tant la nécessité de leur trouver un refuge, mais de permettre à la chaîne du mal de continuer sur sa trajectoire, d'associer dans le même mouvement victimes d'hier et bourreaux d'aujourd'hui au point où leurs visages finissent par se confondre.

On peut reprocher beaucoup de choses à Israël. On peut, on doit critiquer la manière dont Benjamin Netanyahu a mené son pays dans l'impasse. On peut, on doit dire son désaccord total avec la surenchère colonialiste dans laquelle se fourvoient des extrémistes aussi obtus dans leurs raisonnements que les fanatiques de l'autre bord. On peut, on doit émettre des doutes quant à l'usage de la force déployée en ce moment à Gaza, le trouver excessif ou disproportionné. Mais de comparer tous ces agissements à ceux opérés naguère par les nazis est non seulement une tartufferie, un mensonge, une imbécilité sans nom, c'est aussi assassiner une deuxième fois la mémoire de tous ceux qui eurent à subir dans leur chair les ravages de la solution finale.

Quels que soient les degrés de son indignation, la sincérité de son attachement à la cause palestinienne, rapprocher l'attitude de Tsahal à celles des sbires du Troisième Reich, des Einsatzgruppen, des S.S., de tous ces commandos de la mort qui méthodiquement éliminèrent par millions les Juifs d'Europe, oui cette comparaison-là, si extravagante dans ses outrances, ressemble à une profanation, à un renversement de ce

qu'on considérait jusqu'alors comme sacré, le respect dû aux innombrables victimes de la barbarie nazie, fussent-elles juives, homosexuelles, tziganes ou autres.

Il y a quatre-vingts ans, des prisonniers juifs du camp nazi de Sobibór se révoltaient. Dire que les fils ou petits-fils de déportés agissent comme leurs bourreaux, c'est accrédi-ter d'une manière plus ou moins consciente l'idée qu'il aurait mieux fallu tous les tuer. Qu'ils méritaient leur mort. Que le Juif en tant que tel est un poison qu'il faut par tous les moyens éradiquer, faute de quoi il continuera à œuvrer à la destruction de la civilisation, comme maintenant en Israël.

C'est donc accorder une victoire posthume au nazisme en ce sens que l'extermination des Juifs était une idée fondée.

Le nazisme est la défaite de l'humanité. Par son ampleur, son raffinement, cette manière d'industrialiser le processus de mise à mort, le nazisme a piétiné les valeurs essentielles du cœur humain. Il a endeuillé à jamais l'idée qu'on pouvait se faire de la nature profonde de l'homme. A ce titre, jouer avec sa mémoire, c'est apporter de la confusion à une époque qui n'en manque pas. C'est brouiller les repères de telle manière qu'on ne parvient plus à différencier ce qui relève du mal pur d'un usage plus ou moins disproportionné de la force. C'est entretenir une ambiguïté mortifère sur la nature même de ce que fut le nazisme.

C'est surtout permettre demain l'avènement d'un nouveau nazisme, celui-là bien réel. Si on banalise le nazisme, si on perd de vue le caractère unique de sa barbarie, on crée alors les conditions de sa renaissance.

Les mots ont un sens.

L'oublier, c'est courir après la catastrophe.

Laurent Sagalovitch*

*blog You Will Never Hate Alone

Les Juifs de Belleville Un livre ressuscité.

L'histoire de ce livre est au moins aussi passionnante que l'histoire que raconte ce livre. Ecrit pour l'essentiel à Paris avant la seconde guerre mondiale, son auteur Benjamin Schlevin qui fut ensuite prisonnier de guerre pendant près de 5 ans, le compléta après sa libération et le livre fut publié en français en 1948 puis en 1956. C'est là où le bât blesse car les coupures par rapport à l'édition originale, en yiddish, furent nombreuses et la traduction des plus mauvaises. En 2023 Batia Baum dont les talents et la sensibilité ne sont plus à dire reprit la traduction avec un de ses élèves qui se cache derrière le nom de Joseph Strasburger, ce qui donne un livre où l'on sent affleurer le yiddish dans les formulations des phrases et le choix des mots. Certains de ces mots, en caractères hébraïques probablement intraduisibles sans perdre leur saveur et le poids dont ils sont chargés, parsèment le livre.



L'histoire se veut être celle de l'immigration en France des Juifs de Pologne dans l'entre-deux guerres. Après une arrivée en train à la "Gar di Nor" les nouveaux immigrés se dirigent vers le Pletzl – le vieux quartier juif au centre de Paris - puis s'installent sur les hauteurs de Belleville, où à l'époque le tout à l'égout se confondait souvent avec le caniveau. Mais Belleville n'était pas loin du centre et la ligne de métro n° 11, qui fut inaugurée en 1935 pour remplacer le funiculaire qui montait à Belleville jusqu'en 1924, le rapprocha encore du Pletzl.

L'intrigue tourne autour de deux personnages opposés qui quittent ensemble la Pologne, Le premier deviendra un petit patron donneur d'ouvrages dans la confection puis une notabilité dans le milieu. Le second imprégné d'un idéal socialiste qu'il avait emporté avec lui de Pologne partira en Espagne combattre les franquistes.

Après la guerre d'Espagne vient le grand élan de l'engagement pour combattre les nazis en 1939. Les Juifs de Belleville, mais pas seulement, s'engagent par milliers, qui pour défendre la France, qui pour combattre les nazis ; c'est la création des RMVE les fameux "régiments ficelles" équipés de bric et de broc. L'auteur, lui-même engagé volontaire, nous fait vivre avec ces engagés à Barcarès où ils sont stationnés durant la "drôle de guerre", puis leur montée au front dans des conditions de désorganisation affligeantes.

C'est ensuite la bataille de France, la défaite, et l'internement, pour cinq ans, dans un camp de prisonniers de guerre où l'on vit avec le second héros du livre "l'idéaliste" Jacqou. Le premier Beni, affublé d'une femme à qui rien ne fait peur, pas même de fricoter avec des Allemands, finira fusillé comme otage.

Le livre se termine par un intéressant appareil critique dû à un historien ⁽¹⁾ qui pointe dans le livre ce qui relève de la vérité historique et ce qui relève de la fiction, celle-ci n'étant jamais bien éloignée de la réalité. Cette critique est suivie d'un rappel documenté sur la façon, peu amène, dont a été accueilli le livre dans les milieux communistes juifs desquels Benjamin Schlevin était très proche puisqu'il travailla comme linotypiste ⁽²⁾ dans l'imprimerie où " La Presse Nouvelle " le quotidien juif communiste était imprimé.

Isidore Jacobowicz

1) Denis Eckert spécialiste des migrations qui travailla entre autres au Pôle de recherches sur les migrations du Centre Marc Bloch de Berlin

2) Un métier aujourd'hui disparu qui consistait à travailler sur une machine qui fabriquait des lignes de caractères en plomb nécessaires pour imprimer un journal.

Henri Krasucki et Marcel Bloch

C'est tout de même une drôle d'idée que de réunir dans un même documentaire ⁽¹⁾ deux personnalités aussi différentes que Marcel Bloch et Henri Krasucki.



Le lieu où ils se rencontrèrent est le camp de Buchenwald où Henri Krasucki est arrivé après l'évacuation d'Auschwitz, où il était détenu depuis juin 1943 par les nazis alors que Marcel Bloch venait d'arriver par le dernier convoi qui partit de Drancy le 17 août 1944.

Le camp de Buchenwald ayant été abandonné par les nazis sous la pression de l'organisation de résistance interne dirigée par Marcel Paul, qui deviendra plus tard ministre de La Production Industrielle, et de l'arrivée proche des Américains, les déportés se réunirent et prononcèrent, le 14 avril 1945, solennellement le Serment de Buchenwald qui donne son nom au documentaire. Marcel avait 52 ans et Henri 21 ans.

Dès son retour en France Marcel reprit son travail sur les avions et devint le premier fournisseur de la France en avions militaires, il tâta de la politique en se faisant élire député de l'Oise et tenta d'influencer le monde politique par son journal "Jours de France" avec comme consigne de soutenir la Droite sans dire du mal de la Gauche. Quand celle-ci arriva au pouvoir avec François Mitterrand il réussit à éviter la nationalisation de ses usines et continua à être reconnaissant aux communistes qui lui sauvèrent la vie à Buchenwald.

Henri rentra en France juste à temps pour participer à Paris au défilé du 1er mai 1945 dans lequel les déportés défilèrent avec leur costume rayé. Il commença alors sa longue marche dans la hiérarchie de la CGT, alors principal Syndicat ouvrier de France. Il arrive, en juin 1981, aux faites de la Confédération dont il restera le Secrétaire général jusqu'en 1992.

Entre-temps en 1968 il fut le principal interlocuteur du gouvernement pour arriver aux accords de Grenelle. Ce fut pour lui l'occasion de côtoyer le monde de Marcel Bloch qui entretemps était devenu Marcel Dassault.

On peut se demander quelles étaient les motivations des concepteurs de ce documentaire dans le choix de ces deux hommes que tout séparait.

L'âge d'abord : 30 ans d'écart, c'est plus qu'une génération. Marcel c'est la génération de la guerre de 1914, Henri c'est celle du Front populaire.

Le milieu social : Marcel c'est la grande bourgeoisie de l'Ouest Parisien, Henri c'est le milieu ouvrier des quartiers populaires de Belleville-Ménilmontant.

Le niveau d'études : Marcel intègre Sup'Aéro, Henri après quelques années au lycée Voltaire, rentre en apprentissage pour devenir ajusteur.

Marcel est Israélite et Henri est Juif, immigré de surcroît. En fait les deux hommes ont en commun leur peu d'intérêt pour la judéité. Marcel finira, après la guerre, par se convertir au catholicisme et abandonnera le nom de Bloch pour celui de Dassault. Pour Henri, dont la langue maternelle était le yiddish, la judéité passera bien après l'universalisme et l'avènement du socialisme.

Alors est-ce la musique qui les aurait rapprochés ? On pourrait le croire à voir le film qui comporte de nombreux intermèdes orchestraux et qui d'entrée, reprenant l'approche figurative de "Pierre et le Loup" nous annonce que Henri, fan de musique classique, sera représenté par une clarinette et que Marcel, quant à lui, le sera par un harmonica de verre, instrument assez peu utilisé par ailleurs.

En fait, c'est peut-être ce que le cinéaste a voulu montrer : la diversité de la Judéité en France durant l'entre-deux guerres et après la dernière guerre qui fut la période durant laquelle se créèrent des associations –

le CRIF en particulier - qui regroupèrent enfin Juifs et Israélites.

A moins qu'il n'ait voulu tout simplement montrer l'ascension de deux hommes qui avaient en commun une sérieuse pugnacité.

Isidore Jacobowicz

1) "Le serment de Henri et de Marcel" : visible en podcast sur France TV jusqu'au 6 octobre 2025

L'art d'être arrière-grand-père.

J'ai une arrière-petite-fille qui est, cette année, au Cours Moyen 2^{ème} année et il se trouve qu'au Cours Moyen 2^{ème} année le programme comporte les deux dernières guerres mondiales. L'avant-dernière avec ses millions de soldats morts dans les tranchées et hors des tranchées et la dernière avec ses millions de militaires tombés pour éradiquer la peste nazie et ses millions de civils assassinés.

Mon arrière-petite-fille donc qui sait tout même si on ne lui dit rien, sait que son arrière-grand-père a vécu, quand il avait son âge, des événements pas banals. Elle l'a dit à sa maitresse qui lui a suggéré de me poser des questions, et de question en question je me suis retrouvé devant une classe de plus d'une vingtaine d'élèves à raconter ma vie et à répondre à leurs nombreuses questions, dont certaines étaient manifestement préparées mais d'autres étaient plus spontanées. L'une d'elles, que l'on aurait pu classer hors sujet, m'a un peu déstabilisé, c'était " Que pensez-vous de la guerre ? ".



Que répondre à des enfants qui entendent tous les jours par des communiqués de presse qu'il y a eu, la nuit précédente, en Ukraine une dizaine de morts par des drones, à Gaza une trentaine de morts par des bombardements ? Je n'allais tout de même pas leur dire que pour nous la guerre ce fut, toutes catégories confondues, 50 millions de morts dont 6 millions de Juifs assassinés.

Alors, je ne leur ai pas parlé des désastres de la guerre, mais de la grandeur des Justes. Cette femme qui m'a caché, avec ma mère et ma sœur, la nuit du 16 juillet 1942, celle qui m'a hébergé du 16 juillet 1942 à fin avril 1944. Les enseignants, les élèves et leurs parents, le personnel de l'école de la République que j'ai fréquenté de septembre 1942 à décembre 1943, sans mon étoile jaune, qui par leur silence ont fait que je suis là, quatre-vingts ans après à leur raconter mon histoire. Sans oublier ces militants du sauvetage des enfants qui au péril de leur propre vie ont organisé mon passage en Suisse où je suis entré en me glissant sous un mur de fils barbelés.

Isidore Jacobowicz

« La venue de l'avenir » de Cédric Klapisch



Ce qu'il y a de passionnant dans le nouveau film de Cédric Klapisch, c'est le mélange des temporalités, des époques. Il y a, à la fois, cette grande famille d'aujourd'hui qui découvre l'existence d'une ancêtre. Une jeune aïeule normande, partie à 20 ans pour Paris, en 1895.

C'est elle qui, dès lors, prend toute la place dans le film. Elle a laissé

une trace, grâce à des tableaux. C'est Suzanne Lindon qui incarne cette ancêtre, découverte dans la vieille bicoque, centre de l'héritage. Mais aussi grâce à la peinture des impressionnistes qu'elle avait eu l'occasion de connaître, surtout Claude Monet.

Il y a du merveilleux dans cette histoire au passé, mais aussi au présent grâce à la découverte d'une peinture qui fait maintenant partie du passé, mais dont le modernisme, l'avant-garde d'alors permet de regarder avec des yeux nouveaux. Et émerveillés.

Les temporalités entre hier et aujourd'hui s'entremêlent de façon attractive et très belle. Bref, passionnante. Seul le cinéma permet de s'en jouer ainsi et ne le fait presque pas, surtout de façon aussi malicieuse et passionnante que dans ce film.

Les héritiers, aux liens plus ou moins proches, sont nombreux. Il y en a bien une trentaine. Et, chacun avec sa personnalité et son désir différent quant à la vieille bicoque et ce qu'elle enferme d'objets, de souvenirs, d'histoires familiales, ...

Ce qui compte dans « *La venue de l'avenir* » c'est le lien au passé, avec ses photos d'antan découvertes dans cette vieille maison. La photo était alors une invention récente qui devait éliminer la peinture, étant plus juste, plus précise. C'est donc « la venue de l'avenir » qui arrive par surprise !

Pour cette histoire insolite, il y a une multitude d'acteurs de renom : de Vincent Macaigne à Sara Giraudeau en passant par Paul Kirschner : tous présents pour incarner cette immense famille aux nombreuses ramifications, tous ceux qui jusqu'alors n'ont pas eu l'occasion de se rencontrer ! Tous trouvent leur place avec aisance et talent, bien sûr, dans cet étonnant roman familial.

Caroline Boudet-Lefort

Les tirailleurs sénégalais du Vercors

Tout le monde, ou presque, se souvient de ce que l'on a appelé l'enlèvement de Vénissieux où l'abbé Glasberg et des militants catholiques de la mouvance de "Témoignage Chrétien" exfiltrèrent dans la nuit du 28 au 29 août 1942, à la barbe des autorités vichystes, 108 enfants juifs détenus au camp de Vénissieux,

Ces enfants avaient été arrêtés deux jours auparavant dans le cadre de la grande rafle qui a fait pendant, dans la zone "libre" à la rafle du 16 Juillet 1942 opérée pour les nazis dans la zone occupée. Elle s'est faite hors de toute présence d'Allemands. C'est à une opération semblable que ce sont livrés les autorités militaires du maquis du Vercors dans la nuit du 23 au 24 juin 1944. Constatant que malgré l'arrivée massive de volontaires à la suite du débarquement allié le 6 juin 1944 – il en vint

environ 4000 bien souvent peu aguerris – ce serait insuffisant pour défendre toutes les entrées du Plateau du Vercors, les chefs militaires du maquis eurent l'idée d'aller chercher des "tirailleurs sénégalais" retenus près de Lyon dans le camp de la Doua.

Mais que faisaient là ces militaires africains ?

Pour le comprendre il faut remonter au début de la guerre en juin 1940 qui vit l'armée française déconfitée en six semaines de violents combats. Les Allemands se retrouvèrent alors avec un million et demi de prisonniers de guerre sur les bras.

Parmi ce million et demi, il y avait de l'ordre de 50 000 soldats venus d'outre-mer dont une majorité d'Afrique. Or les nazis, pour "sauvegarder la pureté de la race aryenne", refusaient absolument d'admettre "des nègres" sur le territoire du Reich. Résultat : alors que les prisonniers français étaient embarqués pour cinq ans dans des stalags ou oflags en Poméranie ou en Bavière, les Africains furent emprisonnés dans des "frontstalags" à proximité de la zone de front.

Les hostilités terminées les Allemands trouvèrent assez vite que s'occuper de ces "frontstalags" était pesant et ils en confièrent la gestion et la surveillance au Gouvernement de Vichy. D'où un certain nombre de camps comme celui de la Doua, où les prisonniers africains étaient gardés par des militaires français démobilisés dans le cadre de la disparition de ce qui restait, en zone "libre", de l'armée française.

Mais pour exfiltrer ces prisonniers, il fallait d'abord qu'ils soient d'accord et qu'ensuite on puisse les transporter de Lyon où se trouve le Camp de la Doua vers le Vercors. C'est à quoi s'attachèrent quelques militaires déjà en place sur le Vercors. Ils prirent langue avec un des gardiens du camp qui se prêta à la manœuvre. On ne connaît pas les arguments qu'ils utilisèrent pour convaincre les prisonniers, mais ce que l'on sait, c'est que le 24 juin, soixante-deux d'entre eux, montèrent dans les camions que la Résistance amena à proximité du camp et après un voyage sans mauvaise rencontre avec les Allemands furent accueillis avec les honneurs de la guerre à la Chapelle-en-Vercors.

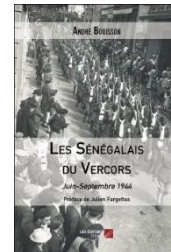
Soixante-deux combattants en plus, c'était bien mais on n'était encore loin des 7500 qui avaient été jugé nécessaire, dans une étude militaire de 1941, pour tenir le Vercors. Ce qui se vérifia à la fin du mois de juillet lorsque les Allemands lancèrent 12000 hommes à l'attaque de la forteresse naturelle, des hommes habitués au combat en montagne, appuyés par une puissante artillerie et secondés par des troupes aéroportées par planeurs.

Lorsque, le 23 juillet, l'ordre de dispersion fut donné par le commandement du maquis les "tirailleurs sénégalais" se dirigèrent groupés vers le Diois qui jouxte le sud du Vercors. Toujours groupés, ils remontèrent sur le Vercors le 10 août où ils trouvèrent un village - La Chapelle-en-Vercors complètement détruit et de nombreux morts civils suppliciés dans les ruines. Redescendant dans la vallée où ils participèrent à la libération de Romans ils furent ensuite incorporés dans les rangs de l'armée française, qui avait débarqué en Provence et qui remontait la vallée du Rhône.

Ces "tirailleurs sénégalais" étaient en fait originaires de plusieurs pays d'Afrique, et il y avait parmi eux des originaires de Côte d'Ivoire, de Guinée, du Soudan etc. L'hiver arrivant et les combats se déplaçant vers les régions froides du nord et de l'est de la France, on les renvoya vers le midi, coutume qui semble avoir été héritée de la guerre de 14-18. Ils furent ensuite rapatriés en Afrique dans des conditions qui n'ont généralement pas fait honneur au pays qu'ils étaient devenus défendre.

Isidore Jacobowicz

Source : André Bouisson : Les tirailleurs sénégalais du Vercors. 2023- Du net eds



La Patiente du jeudi



C'est un roman, le premier, que Nathalie Zajde vient de nous offrir, publié aux éditions de l'Antilope et sélectionné pour le Goncourt du premier roman. Nathalie Zajde est psychologue clinicienne et enseignante à Paris 8, spécialisée dans les traumatismes psychiques et en ethnopsychiatrie. En 1990 elle crée les premiers groupes de parole de survivants et d'enfants de survivants de la Shoah en France au Mémorial de la Shoah.

C'est son expérience professionnelle qui l'a inspirée pour nous décrire les problèmes de son héroïne, Mona Roze, sujette à des « crises de possession » qui prennent une forme hallucinatoire dès qu'elle tombe amoureuse d'un homme ou d'une femme, et cela dès son adolescence. Nathalie Zajde croise la vie contemporaine de Mona avec celle de deux amis Moyché et Avrum originaires d'un petit shtetl de Pologne avant-guerre, obligés de fuir vers la France voire l'Amérique à cause des pogroms puis de la Shoah. Elle va y introduire la possession d'un « dibbuk » dans le corps de Mona, représentatif des morts en souffrance laissés pour compte dans la Shoah sans qu'un kaddish n'ait pu leur être prononcé et qui viennent nous hanter transgénérationnellement car écrit-elle : « Rendez à chacun sa singularité, les morts sont tout aussi uniques que les vivants ».

Un beau roman pour comprendre la nécessité de « soigner » les survivants et descendants des survivants en souffrance quand bien même ils auraient perdu tout lien avec leur judéité.

Adeline Fride

Compte-rendu de deux manifestations animées par Liberté du Judaïsme les 15 et 18 juin 2025

15 juin 2025 – Mairie de Paris Centre

Jusqu'au dernier moment, l'équipe de YIDDISH SANS FRONTIERE a préparé la journée sans y croire. Quelle joie de voir qu'ils sont tous venus. Aucune annulation ! Ce fut presque la foule, surtout dans la salle pour écouter la chorale de Shura Lipovsky. Nous ne faisons pas la fête. Nous nous retrouvons dans un "entre nous" qui nous réchauffe, nous protège aussi. Cela s'appelle de la résistance.

Danièle et Simone ont tenu notre stand avec ferveur, notre Michèle toujours aussi souriante et que nous avons pu entendre le mercredi suivant au YIDDISH TOG, des participants encore plus intéressés qu'à l'accoutumé à rejoindre une association afin d'être dans le partage qui est une meilleure solution que de ruminer chez soi sur cette terrible situation.

En plus, notre stand était installé royalement, en face de la porte, à côté de l'OSE. On ne voyait que nous ! Le 15 juin 2025, le stand de LIBERTE DU JUDAISME a été particulièrement interactif et a accueilli un public nombreux à la Mairie de Paris Centre.

LIBERTE DU JUDAISME a vécu une grande journée intergénérationnelle et conviviale pour fêter l'esprit et la vivacité de la vie associative juive ! Le public est parti à la découverte des associations en flânant le long des stands, a rencontré les auteurs du moment, – sans oublier de nombreux intermèdes musicaux avec Gheorghe Ciumasu et Velizar Assenov, une exposition artistique, une table ronde animée par Lise Amiel-Gutmann et un généreux buffet sucré/salé.

La chorale Tshiribim de la Maison de la Culture Yiddish dirigée par Shura Lipovsky fut aussi un grand succès dans une salle pleine.



De gauche droite, Lise Amiel-Gutman, animatrice sur Radio J, Michèle Tauber, Estelle Hulack, une des organisatrices du collectif YIDDISH SANS FRONTIERE.

Ce qui ressort de cette rencontre est qu'elle fut largement différente des précédentes dans le sens où des générations plus jeunes qu'à l'accoutumé sont venues vers le stand de LIBERTE DU

JUDAISME, s'y sont intéressées, nous ont remis leurs coordonnées et certains ont même assisté à la rencontre artistique tenu le 18 juin au BALAJO.

Dans cette tenue irréfutable du stand de LIBERTE DU JUDAISME grâce à la présence de Danièle Weill, notre Présidente, assistée par Simone Bismuth, l'accueil y a été managé avec une telle attention que des nouveaux adhérents à notre belle association sont déjà inscrits.

Succès assuré pour LIBERTE DU JUDAISME pour cet évènement sur la rencontre des associations.

18 juin 2025 – YIDDISH TOG au BALAJO

Cette célèbre manifestation a toujours connu du succès mais, cette fois-ci, a dépassé de par le talent des artistes et la participation du public, toutes les espérances du Collectif YIDDISH SANS FRONTIERE dans lequel LIBERTE DU JUDAISME est membre actif, représenté par Martine Jacobster Morcel.

Cette rencontre incontournable du YIDDISH TOG est proposée par le Collectif Yiddish sans Frontière, le FSJU, la mairie du 11^e arr. et le Balajo.

Deux voix, deux présences :

“Jacinta et Michèle Tauber“

accompagnées par Gheorghe Ciumasu à l'accordéon. Le duo Michèle Tauber – Jacinta va rester dans la mémoire de chacun un grand moment d'émotion, de beauté



au Balajo



musicale atteignant la perfection. Quant au Concert des « Klezmer Brider Band » avec les musiciens Olivier Slabiak violon - Michel

Taïeb banjo Michel Schick clarinette - Alexandre Leitao accordéon, un répertoire traditionnel dédié à la danse et à la joie des célébrations, ils ont su faire danser le public, comme en témoigne les photos de Daniel Alesandrowicz.

Martine Jacobster Morcel



Laurent Sebag : Les juges face à Vichy

Réflexion sur l'antisémitisme judiciaire en France.

Fruit d'une réflexion qui s'est étalée sur une trentaine d'années, ce livre, au départ simple travail universitaire, s'est transformé au fil des ans en un besoin impérieux de mettre le corps judiciaire devant ses responsabilités éthique et morale. Et quel meilleur moyen que la connaissance du passé pour ce faire ?

En 1941, la totalité du corps judiciaire prêta allégeance à Pétain à l'exception d'un seul magistrat, Paul Didier, qui fut immédiatement interné et empêché d'agir. Pétain leur en sut gré et garda en place les magistrats nommés par la 3^{ème} République comme un signe de continuité.

Les magistrats qui prêtèrent allégeance ne furent pas tous des collaborateurs acharnés. Nombre d'entre eux s'efforcèrent de "limiter la casse" dans le cadre des lois et des décrets édictés par le gouvernement de Vichy, mais c'est "*Au nom de la Loi*"¹⁾ qu'ils durent agir tout comme d'autres corps d'état. Situation assez semblable à celle de la police. A titre d'exemple Laurent Sebag cite René Parodi qui tout en acceptant l'allégeance à Pétain entra dans la résistance active, fut finalement arrêté et est mort en prison.

A la Libération aucun magistrat ne fut jugé pour collaboration, à l'exception de ceux qui avaient participé aux juridictions spéciales qui envoyèrent à la mort les Résistants et les Juifs taxés de terroristes. Ceux des magistrats qui furent condamnés, comme l'ex-ministre de la Justice – Raphaël Allibert – furent graciés quelques années plus tard.

Puis vint l'époque des grands procès de ténors de la chasse aux juifs : Barbie, Papon et quelques autres. Elle déboucha, bien plus tard, sur l'introduction d'un délit d'antisémitisme qui peut aggraver un autre chef d'accusation. Cette aggravation a eu du mal à être entérinée par la justice française et il fallut qu'une affaire "*Allouche contre la France*" remonte à la Cour de Justice Européenne des Droits de l'Homme pour être acté et faire jurisprudence.

Les questions et les remarques ont fusé après l'exposé; elles furent si nombreuses que d'aucuns sont probablement restés sur leur faim. Elles portèrent aussi bien sur la période de l'occupation que sur la période présente. Elles portèrent également aussi sur l'organisation actuelle de l'appareil judiciaire et on a appris incidemment que le Syndicat de la Magistrature qui s'est fait beaucoup entendre ces dernières années ne représente que le tiers des magistrats syndiqués qui eux-mêmes ne représentent que 35 % du total des magistrats. Est-ce peu ? Est-ce beaucoup ? C'est selon... **I.J.**

1) Titre du livre de Johana Lehr sur la police.

Sarah Abitbol: Antisémitisme "Une lecture psychanalytique"



Pourquoi tant de haine ? Une haine qui ressurgit au moindre soubresaut de l'histoire. !

La psychanalyse peut-elle apporter une réponse là où la politique, la sociologie, l'anthropologie n'ont réussi qu'à apporter des réponses parcellaires ? C'est ce que Sarah Abitbol espérait en attaquant une thèse sur le sujet en 2014, année de guerre à Gaza et de manifestations propalestinienne sur les pavés parisiens et européens.

La réponse Sarah Abitbol a été la chercher chez les deux maîtres de la psychanalyse : Freud et Lacan tous deux d'ailleurs bien éloignés du Judaïsme puisque Freud attendit la fin de sa vie pour publier en 1938 "*L'homme Moïse*", et que Lacan n'avait aucun lien direct avec la Judéité, ce qui ne l'empêcha pas de considérer que la connaissance de la religion juive était indispensable à la compréhension de la psychanalyse. Car pour lui les Juifs sont dans "*l'entre-deux*" et portent en eux à la fois "*le symbolisme, l'imaginaire et le réel*".

La lecture psychanalytique n'a pas porté sur le comportement des antisémites mais sur l'homme juif qui donne prétexte à l'antisémitisme au moins sur deux points : le développement exagéré du surmoi qui lui permet de supporter les avatars du réel et la circoncision qui est pour les "freudiens" une "castration" qui rapproche la condition de Juifs de la condition féminine. Selon Freud qui a une appréciation de l'antisémitisme assez proche de celle des matérialistes, l'antisémitisme est dû la situation minoritaire des Juifs dans les sociétés humaines, à leur "étrangeté" pour les autres et se nourrit de "petites différences".

La résistance à l'antisémitisme se situe principalement dans la transmission, qui depuis que Yoḥanan ben Zakkaï négocia avec les Romains le droit de quitter Jérusalem assiégée et de s'installer à Yavné pour y créer le judaïsme rabbinique, est une constante dans l'histoire du peuple juif qui lui a permis de traverser les âges malgré les persécutions.

La discussion qui a suivi la conférence porta moins sur la psychanalyse des antisémites que sur celles des actes des stipendiés du Hamas le 7 octobre et sur celle de certains Juifs qui soutiennent le Front National tant la situation actuelle brouille les cartes et la vision.

I.J.

Conférences

Notre programme pour l'année 5785

mercredi 11 septembre 2024 : **Monique Zerdoun** : « Les matériaux du livre hébreu médiéval au miroir de ses Milieux culturels de production : ressemblances et particularités »

mercredi 9 octobre 2024 : **Denis Labayle** : « Adélaïde Hautval : la psychiatre qui a tenu tête aux médecins nazis »

mercredi 13 novembre 2024 : **Sarah Ganon-Brami** : « Les artistes juifs et la modernité: Focus sur l'école de Paris entre histoire et actualité »

Mercredi 11 décembre 2024 : **Milo Lévy-Bruhl** : Le socialisme, les socialistes et la question juive.

mercredi 8 janvier 2025 : **Gilles Hanus** « La tour de Babel: langage et civilisation »

mercredi 12 février 2025 : **Jean Caune** « Walter Benjamin. Une pensée juive : entre Moscou et Jérusalem »

mercredi 12 mars : **Gérard Haddad** : « Éloge de la Trahison » un dialogue qu'il reprend avec Leibowitz

Mardi 15 avril : **Joseph Alichoran** : Le Soureth (araméen oriental) langue culturelle et liturgique des Assyro-Chaldéens au Moyen-Orient et dans la diaspora.

mercredi 7 mai : **Laurent Sebag**, Magistrat, Conseiller à la Cour d'Appel d'Aix-en Provence, « Les juges face à Vichy : une singularité française ».

Mercredi 11 juin **Sarah Abitbol**, Docteur en psychanalyse, « Antisémitisme » - Une lecture psychanalytique »

Les prochaines conférences

Mercredi 10 septembre

Johanna Lehr, Historienne, « Au nom de la Loi » - Les persécutions quotidiennes des Juifs à Paris sous l'Occupation.

Mercredi 8 octobre

Denis Eckert : « Les Juifs de Belleville » : une réflexion sur les choix de traduction pour que l'on puisse entrer dans un autre atelier que ceux de Belleville : l'atelier des traducteurs.

Mardi 4 novembre

Eric Danon, Ancien Ambassadeur de France en Israël.

La Lettre de L.J.

Rédaction et administration
13 rue du Cambodge 75020 Paris

Directrice de la publication : Danièle Weill-Wolf,

Comité de Rédaction : Danièle Weill-Wolf, Simone Bismuth, Albert Szyfman, Jacques Bodereau, Isidore Jacobowicz, Martine Jacobster Morcel,

Impression : CopyPro 26 avenue Gambetta 75020 Paris
Dépôt légal à la parution ISSN 1145-0584

Les articles signés n'engagent que la responsabilité de leur auteur

Cercle de lecture

- La ligne de Aharon Appelfeld (Jacques Bordereau)
- Les méditerranéennes (Marlyse Kalfon-Medioni)

Et ailleurs

Exposition : L'Assistance publique pendant la Deuxième Guerre mondiale jusqu'au 21 septembre 2025

Cette exposition retrace la vie dans les hôpitaux pendant la guerre, celle des patients, celle des personnels – ceux qui ont résisté comme ceux qui ont collaboré. Elle raconte la joie de la Libération d'août 1944 assombrie par le deuil de ceux qui ne sont pas revenus des camps de concentration. Éclatée en de multiples lieux, à travers des récits singuliers, elle brosse l'histoire collective de l'Assistance publique durant ces années de conflits.

Cette exposition, est présentée simultanément sur les différents sites, à la manière d'une mosaïque. Une partie générale, présentée au siège de l'AP-HP (hôpital Saint-Antoine), retrace la vie de l'Assistance publique de l'entrée en guerre, jusqu'à la fin des hostilités et le rétablissement de la légalité républicaine, en passant par l'occupation, ses nombreuses réquisitions de bâtiments ainsi que les lois successives du gouvernement de Vichy et leurs répercussions sur le personnel.

Les autres panneaux, consacrés chacun spécifiquement à un hôpital, relatent un événement historique ou mettent en lumière une figure importante au plan local.

Vous y retrouverez un passage sur l'hôpital Rothschild, devenu véritable prison gérée par les autorités allemandes et françaises. Catalogue www.calameo.com/read/004021827c0d4aacc4c18e
<https://archives.aphp.fr/offre-culturelle/>

Dates à retenir : du 12 au 15 septembre

Troisième rencontre internationale organisée à Paris par l'association *Jewish Child Survivors of the Holocaust and Descendants of Survivors* et le forum des générations de la Shoah...

35th WFJHS&D Conference, Paris, France, September 12-15, 2025
Dear members of the Survivor Family and generations, we look forward to a very special conference, in Europe, marking 80 years since the end of World War II. We offer workshops, panel discussions and presentations based on themes of our common history and the world today.

Joining hands and hearts to keep Holocaust memory alive, fighting hatred and genocide.

La Lettre de L.J. (juillet-août 2025)

Sommaire n° 194

Éditorial	1
Pour les Juifs de la diaspora, serrer les dents, encore et toujours. LS	1
Emma Goldman ou la Révolution comme mode de vie (P. Topiol)	2
Hannah Szenes (L. Cain)	5
Le jour où je suis devenu nazi (L. Sagalovitch)	6
Les Juifs de Belleville - Un livre ressuscité. (I. Jacobowicz)	7
Henri Krasucki et Marcel Bloch (I.J.)	7
L'art d'être arrière-grand-père. (I.J.)	8
« La venue de l'avenir » de Cédric Klapisch (C. Boudet-Lefort.)	9
« Les tirailleurs sénégalais du Vercors » (I.J.)	9
La Patiente du jeudi (A.F.)	10
Deux manifestations animées par LJ (M.J.M)	10
Echos des conférences de LJ (I.J.)	11
Activités de L.J.	12